VICARIAT APOSTOLIQUE DE GROUARD

Aperçu historique sur les changements survenus depuis sa fondation, présenté au T. R. P. Général, lors de sa visite, en automne 1935 *(fin)*

La Mission Saint-Bernard au Petit Lac des Esclaves.

Il a été mentionné plus haut que, lors de la fondation de la Mission du Dunwegan, le P. Rémas visitait, du Lac Ste-Anne, les Indiens habitant les environs du Petit Lac des Esclaves. Il continua ses visites annuelles pendant plusieurs années et, le 15 juin 1871, il fonda la Mission St-Bernard pour y résider définitivement. Elle fut placée sur le bord du Lac lui-même, pas très loin du poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui était assez important et qui faisait la traite des fourrures avec presque tous les Indiens de cette région. La majorité de la population qui résidait à proximité de cette Mission était composée de Métis à peu près tous catholiques ; il y avait aussi de cent à cent cinquante familles Crises, qu'on espérait convertir au christianisme. La pêche était le seul moyen de subsistance qu'eut alors le missionnaire. Il pouvait se procurer de temps en temps quelques morceaux de viande desséchée ; mais cet aliment, fort peu délicat cependant, était pour sa table un mets de luxe, trop cher pour y reparaître souvent. Le sol pouvait fournir de grandes ressources, il était fécond et le climat, durant l'été, assez chaud pour permettre la culture des légumes et des céréales. Il était donc important de prendre ici une position qui pourrait garantir dans cette région les intérêts catholiques au moment où s'y dirigerait l'émigration.

Le P. Rémas y resta jusqu'à l'arrivée des PP. Bourgine et Dupin. Le P. Bourgine dut quitter, pour raison de santé, et y fut remplacé par le P. Le Serrec en 1878.

C'est alors que fut bâtie la première église sur le versant de la colline, plus bas cependant que l'emplacement de la Mission actuelle. Les Pères gagnèrent la sympathie de toute la population, surtout par leur grande charité ; ils durent prendre chez eux un pauvre homme, abandonné de ses enfants, un Indien, dont le corps était déjà la proie de la pourriture et des vers. Mgr CLUT, venu pour visiter les Pères, s'effraya de cet acte héroïque de charité, car il craignait que la santé des siens n'en fût ébranlée.

De la Mission St-Bernard, les Pères se mirent à visiter le Lac Esturgeon et le Lac Poisson Blanc, pour essayer de convertir les païens qui s'y trouvaient et qui étaient adonnés à toute sorte de sorcellerie. Chose remarquable, l'enfer semblait se déchaîner chaque fois que le P. DUPIN se mettait en voyage pour aller évangéliser ces populations éloignées. Assurément, ce ne fut que petit à petit et après beaucoup de patience que ces chers Pères réussirent dans leurs efforts, mais il est consolant de constater le profit qu'ont tiré de ces instructions les populations, principalement celles qui avoisinent la Mission ; consolant, surtout si l'on songe au peu d'aptitude qu'avaient certains individus à recevoir cet enseignement. Ils ont gardé quand même une véritable piété, qu'ils aiment à manifester à l'occasion.

En 1885, le P. DESMARAIS vint prendre la place du P. LE SERREC, transféré au Fort Dunwegan. Il était accompagné du Frère John BEHAN ; c'était un auxiliaire précieux pour la Mission, car, jusqu'à ce jour, les Pères avaient dû se charger eux-mêmes de tous les travaux matériels. Il fallait travailler le jardin après avoir défriché quelques pieds de terre dans la forêt, pour semer quelques pommes de terre et quelques autres légumes (chose si précieuse à une époque où l'allocation du missionnaire était fort maigre), faire la pêche, charroyer le bois de chauffage avec des chiens ; ce fut là le commencement du défrichage de la terre, sur laquelle s'élève aujourd'hui la Mission St-Bernard. Le succès du travail des Pères auprès de la population apparaît clairement, si l'on doit en juger par le nombre de décès de chrétiens, victimes de l'épidémie de la petite vérole, en 1886.

Mais il fallut songer à donner à l'œuvre un caractère durable et la développer par la formation des nouveaux chrétiens. Les Pères avaient toujours essayé de diriger une petite école, mais, en 1888, arriva le Frère Patrick RYAN, un bon Frère convers irlandais, dont la tâche serait d'enseigner, d'être l'instituteur attitré des enfants indiens et métis du pays ; il semble que ce fut la première école du Petit Lac des Esclaves et de la Rivière la Paix, vraiment constituée. Le P. DUPIN partit l'année suivante et fut remplacé par le P. Félix COLLIGNON, qui ne fit que passer, car, épuisé dès avant l'âge, il tomba bientôt, laissant un souvenir de sainteté. Le P. Constant FALHER eut cependant l'avantage d'être son élève, il y gagna une connaissance approfondie du cris, qu'il put communiquer dans la suite aux jeunes missionnaires et aussi une expérience de longues années pour l'évangélisation des Indiens ; c'est ce qui lui permit de jouer un rôle si important dans le développement du pays plusieurs années plus tard. Le P. FALHER, arrivé à la Mission St-Bernard en 1889, succéda à son maître, avec la tâche de lutter contre l'influence du *Reverend* Holmes, personnage célèbre pour son fanatisme contre la religion catholique et qui, à son arrivée dans la région, avait juré que, trois ans plus tard, il ne resterait plus aucun vestige de la religion catholique dans le pays. Cette prophétie, grâce à Dieu, est loin d'avoir été réalisée. Le ministre anglican planta sa tente sur le bord de la Rivière de Cœur, environ six milles au nord-ouest de la Mission St-Bernard. Dans la crainte que ce ministre ne nuisît aux pauvres métis établis le long de cette rivière (car avec tous les moyens pécuniers dont il pouvait disposer, il y établit une école), on décida de construire une desserte en face de son établissement ; le P. FALHER fut désigné pour y résider, et tout en visitant les gens et leur donnant tous les secours de son ministère, il remplissait la charge d'instituteur auprès des enfants.

Mais le temps parut arrivé de faire appel à de nouvelles bonnes volontés, pour faire avancer l'œuvre de Dieu. Mgr CLUT, évêque auxiliaire du Vicariat aposto-

lique d'Athabaska, avait dû descendre à Montréal pour se faire soigner. Il profita de son séjour à l'hôpital pour parcourir les communautés de la ville et allumer le zèle apostolique chez les religieuses. Son appel fut écouté, et les Sœurs de la Providence acceptèrent de venir fonder une école-pensionnat pour les enfants indiens du Petit Lac des Esclaves ; elles débarquèrent à la Mission St-Bernard, en juin 1894. Mgr CLUT demeura là jusqu'à la fin de sa vie, pour encourager le zèle des missionnaires et des religieuses. Il y mourut le 21 juillet 1903. 9

Il va sans dire que ces religieuses se sont montrées admirables de dévouement, en acceptant la vie de sacrifice que pratiquaient les missionnaires depuis longtemps déjà. Elles attirèrent vite la sympathie de la population par leur charité parfois héroïque auprès des enfants et des malades ; certes, les noms de la Sœur Marie-Amédée et de la Sœur Vincent méritent de passer à la postérité.

Tous s'encourageaient de plus en plus, en vue de faire vivre l'œuvre établie, car, comme partout ailleurs, il fallait songer à faire vivre le personnel de la Mission. Il fallut défricher la forêt pour tirer de la terre les moyens de subsistance. Le travail de la Mission n'arrêta pas le labeur de l'évangélisation. Les missionnaires étaient toujours actifs, voyageant autour du Petit Lac des Esclaves, qui mesure environ 75 milles de long, allant au Lac Esturgeon et au Lac Poisson Blanc pour extirper les restes de paganisme et pour christianiser les habitants qui vivaient autour de ces lacs. On constate qu'en 1891 même, le P. DESMARAIS se rendit au Lac La Truite, situé au Nord-Est du Petit Lac des Esclaves, accomplissant un voyage de plus de 150 milles en traîne à chiens à travers un pays plutôt désert, puis, de là, se rendant au Wabaska, qui se trouvait à environ 90 milles au sud du Lac La Truite. Ces voyages pénibles, on peut le croire, n'étaient pas sans consolations. Ils se renouvelaient tous les ans et c'était la préparation de nouvelles fondations pour le jour où le personnel augmenterait et quand les moyens le permettraient ; il

fallait beaucoup compter sur la Providence. En 1894, on se rendit même jusqu'au Lac des Sables.

En 1897, le P. DESMARAIS, prévoyant déjà les grands changements qui étaient à la veille de s'opérer dans le pays, était descendu dans la Province de Québec et avait parcouru les Etats-Unis pour quêter en vue de doter la Mission St-Bernard d'un moulin à scie. Le cœur des Canadiens français se laissa toucher et le P. DESMARAIS revint, tout heureux, avec les éléments nécessaires pour l'établissement d'une scierie mécanique ; elle fut placée sur le bord de l'eau, au bas de la Mission. Grâce à l'ingéniosité du Frère Jérémie Lavoie, aidé des jeunes gens métis du pays, la scie marcha à merveille et les planches furent préparées pour la construction de la future cathédrale et pour les autres bâtisses en projet dans la Mission St-Bernard.

Sur ces entrefaites, en 1899, le Gouvernement du Canada se décida à prendre officiellement possession de la région occupée par le Vicariat d'Athabaska. Jusqu'à cette date, les Missionnaires y avaient déployé leur zèle apostolique dans le pays, sans être contrôlés par aucun gouvernement. Sans doute, le pays faisait partie du Canada et appartenait à l'Angleterre, mais jusqu'à cette époque, ni l'Angleterre, ni le Canada ne s'y étaient intéressés, sauf pour en tirer les fourrures, objet d'un commerce lucratif. Les Missionnaires n'avaient même pas la faveur d'avoir un bureau de poste dans toute l'étendue de ce vaste territoire. Tout d'un coup, la nouvelle que de riches mines d'or ont été découvertes dans le haut Yukon se répand dans le monde entier et une foule énorme se précipite vers cette nouvelle Californie. Tous les chemins conduisent à Rome, dit le proverbe, et beaucoup de gens s'imaginèrent que cela pouvait s'entendre aussi du Klondyke, surtout ceux qui ne voulaient pas faire les dépenses du voyage par l'Océan Pacifique. Alors, ils prirent la voie du Mackenzie et de la Rivière la Paix, ou se lancèrent à l'aveugle, à travers les forêts. Bref, ce fut une véritable invasion qui bouleversait complètement la vie des aborigènes, créait de nouvelles relations et, par suite, amenait le

Gouvernement à intervenir. On fit même circuler des bruits de découverte de mines d'or d'une richesse inouïe dans les rochers du fond du Grand Lac des Esclaves. Enfin, le projet de pousser le chemin de fer d'Edmonton vers la Rivière Nelson ou des Liards et, de là, vers le Yukon, obligeait le Gouvernement à établir un système quelconque d'administration dans ce pays. Voilà pourquoi il avait décidé de faire un traité avec les sauvages du Nord, comme il en avait fait avec ceux des Prairies. Il s'agissait d'amener les tribus, jusqu'alors libres et indépendantes, à reconnaître l'autorité du Gouvernement et à lui abandonner leurs droits sur leurs terres, en recevant en retour certaine somme d'argent et d'autres avantages à titre de compensation. Les Métis devaient aussi recevoir ce qu'on appelait des *scripts*, c'est-à-dire un titre légal, les rendant propriétaires de terrains considérables. Le Gouvernement d'Ottawa n'était pas sans inquiétude sur le succès de son entreprise. Des nouvelles alarmantes, reproduites par les journaux, représentaient nos sauvages comme indisposés, mécontents, hostiles même. Il importait donc au Gouvernement d'employer tous les moyens de réussir, et sachant que, en grande majorité, les Indiens étaient catholiques, il pensa que l'influence d'un de leurs missionnaires lui serait fort utile et il fit appel au P. Albert LACOMBE, si universellement connu et estimé des sauvages, comme des Blancs. Avec l'assentiment de son évêque, Mgr GRANDIN, le Père accepta la proposition du Gouvernement et fit partie de la Commission nommée pour le traité, à titre de « *councillor and adviser* ». Evidemment, cette nomination remplit-elle de joie les missionnaires préoccupés, depuis longtemps, de la tournure que les choses pouvaient prendre et de l'avenir plus ou moins favorable qui serait fait aux Missions par l'ingérence du Gouvernement dans une foule de questions. Cette nomination paraissait un gage des dispositions bienveillantes du pouvoir vis-à-vis de la religion.

Il fallut parlementer assez longuement pour décider les Indiens à accepter du Gouvernement les propositions

qu'ils considéraient avec défiance. Ils y accédèrent finalement, et le résultat fut plutôt favorable à l'Eglise catholique. Les Indiens ne voulurent faire aucun pacte avec les représentants de l'autorité civile, sans avoir l'assurance et la promesse préalable qu'il leur serait accordé des écoles où leurs enfants pourraient recevoir une éducation catholique. Aussi, sur la promesse qu'ils auraient en cela toute liberté, ils affirmèrent publiquement et hautement qu'ils désiraient des écoles catholiques et que le P. Falher était leur représentant sur ce terrain. Cette affirmation fut reçue avec de longs applaudissements de joie par tous les Indiens, à la confusion des ministres protestants qui furent témoins de cette manifestation enthousiaste. Le soir de ce jour, mémorable entre tous dans l'histoire des Missions du Vicariat de Grouard, le *Reverend* de l'endroit se rendit au camp des sauvages et essaya de les faire revenir sur ce qu'ils avaient dit, relativement à la question des écoles et en faveur du prêtre catholique, mais il en fut quitte pour sa peine et il essuya là un nouvel affront.

On a déjà dit qu'une scierie mécanique était installée. Les résultats de cette installation ne tardèrent pas à se démontrer. Le couvent fut achevé à l'intérieur et, en automne 1901, tout le personnel de la Mission, sous la direction du Frère Augustin Dumas, se mit à l'ouvrage pour élever l'église, qui sert de cathédrale jusqu'à ce jour, et qui fait l'admiration de tous les visiteurs par la beauté de ses sculptures et de ses peintures, œuvre de Mgr Grouard. Cet édifice fut achevé le printemps suivant. Alors on commença la nouvelle résidence des Pères, habitation du Vicaire apostolique jusqu'à ce jour. Les ouvriers ne s'arrêtèrent pas. En 1903, une maison-chapelle fut construite au Lac Poisson Blanc ; malheureusement, dans l'hiver qui suivit, la chapelle de la Mission St-Antoine fut réduite en cendres. Au printemps 1906, une chapelle s'éleva sur la Réserve indienne de Sucker Creek, une autre fut commencée sur le nouvel emplacement choisi pour la Mission St-Antoine, à cinq milles environ de l'ancienne et, l'année suivante, elle fut achevée. En 1906, c'était le

tour du couvent du Lac Esturgeon, qui s'achevait en 1907.

Pendant cet intervalle, à partir de 1902, de nouveaux missionnaires arrivaient à la Mission St-Bernard, venant de France pour être initiés à la langue crise, par le P. FALHER ; ce furent, en 1903, les PP. Joseph HABAY et Edouard PÉTOUR ; en 1904, les PP. Cyprien BATIE et Arsène ALAC ; en 1906, le P. René HAUTIN ; en 1908, le P. Yves FLOC'H ; en 1909, le P. Edouard JASLIER ; en 1910, le P. Jean DRÉAU ; en 1911, les PP. RAULT et SERRAND, et, finalement, en 1913, deux Pères allemands Guillaume EBERT et Joseph WAGNER. Tous ces Pères étaient envoyés de là dans les différentes Missions indiennes du Vicariat ; et, à part les PP. HAUTIN et RAULT, qui ont déjà reçu la récompense de leur dévouement, tous se dépensent encore aujourd'hui dans les différents postes qui leur ont été assignés. Tous doivent au P. FALHER un tribut de reconnaissance pour la bonne formation qu'il leur a donnée.

En 1909, Mgr JOUSSARD, nommé coadjuteur de Mgr GROUARD, vint prendre la direction de la Mission Saint-Bernard, ayant avec le P. Henri GIROUX, comme économe, le P. PÉTOUR pour visiter tous les postes sur le Lac des Esclaves, et le P. FLOC'H, chargé de la Mission Saint-Antoine et des Missions au Nord du Lac Poisson Blanc. Le P. FALHER devenait procureur du Vicariat et, entre temps, venait prêter main-forte aux Pères de la Mission.

En octobre 1910, on eut à déplorer la perte de la scierie mécanique, qui avait rendu tant de services aux Missions et qui eût été d'une si grande utilité encore dans les années à venir. Mgr JOUSSARD, en France à cette époque, tendit la main, en vue de réparer, si possible, les pertes. Plus tard, à cause de l'impossibilité de se procurer avantageusement les planches nécessaires aux Missions, on fit l'acquisition de nouvelles machines, suffisantes pour le besoin des Missions, mais loin de valoir celles qui avaient été détruites par le feu.

Après son retour d'Europe, Mgr JOUSSARD se mit en frais pour préparer la célébration du Jubilé d'or

sacerdotal de Mgr Grouard ; les fêtes furent remises au 29 juin 1912. Jamais on n'avait vu pareille assemblée dans le pays ; tous les Indiens et Métis étaient accourus, et déjà de nombreux Blancs, catholiques et protestants, étaient venus s'unir à la population indigène. En effet, au printemps de cette même année, des contingents de colons étaient montés au Petit Lac des Esclaves ; quelques-uns amenés des Etats-Unis par le P. Henri Giroux, que le Gouvernement canadien avait nommé colonisateur.

Pendant plusieurs années, à Grouard, cet élan d'émigration ne s'arrêta pas. Ce nom de Grouard avait été donné, dès 1909, à la place, en l'honneur de Monseigneur lui-même. On pensa pour un temps que le village de Grouard, où se trouvait la Mission Saint-Bernard, allait devenir une petite ville assez importante, la population atteignit environ 2.000 habitants, en majorité catholiques. Ce développement était dû à la situation géographique du poste. En hiver, toutes les marchandises destinées aux régions de la Rivière la Paix et de Grande Prairie étaient transportées d'Edmonton en traîneaux, et déchargées à Grouard pour la plupart, pour être réexpédiées en différents endroits ; en été, un service de navigation mettait en communication Athabaska et Grouard ; et les voyageurs pour la région venaient débarquer à Grouard. C'est ce qui explique surtout la raison de l'importance attribuée à la petite ville naissante.

A cause de l'accroissement de la population, on avait dû s'occuper de la question scolaire. Les protestants s'étaient préoccupés immédiatement de bâtir, avec l'aide de la municipalité, une école publique ; immédiatement les catholiques, bien qu'envoyant leurs enfants à l'école dirigée par les Sœurs à la Mission, étaient obligés de par la loi de payer leurs contributions scolaires à l'école publique. C'était une injustice criante ; on songea donc à régulariser cette situation : ce qui ne se fit pas sans peine ; il fallut faire de nombreuses démarches auprès du Gouvernement et démontrer la justice des réclamations apportées. En 1913, l'école séparée fut défini-

tivement établie. Quelques années plus tard les deux, école publique et école libre, furent réunies au profit de cette dernière, qui a toujours continué de fonctionner.

Grouard progressa jusqu'à la déclaration de la grande guerre ; à ce moment, le manque de capitaux et l'abandon de la place par la voie ferrée alors en construction furent le signal de la décadence. Il faut ajouter qu'une partie de la population n'était que des colons de passage, qui avaient pris des terres dans le district actuel de Falher et n'y séjournaient que momentanément pour se faire un petit pécule et ainsi se pourvoir de ressources suffisantes pour s'établir et exploiter leurs terres.

Un hôpital avait été bâti, à Grouard, en 1909 ; il fut agrandi, en 1913, pour répondre aux besoins de la population des environs considérablement accrue : on ne dira jamais trop les services rendus par cette fondation aux Missions ; beaucoup de malades y trouvèrent l'occasion de se rapprocher du bon Dieu ou de se retremper dans leurs devoirs de chrétiens. Malheureusement, en novembre 1933, l'hôpital prit feu, et il n'en reste que des décombres.

Quoique la ville de Grouard soit considérablement réduite, la Mission a continué son œuvre. Chaque année, de nouveaux contingents d'enfants sont venus recevoir l'instruction chrétienne et l'éducation qu'ils ne pouvaient trouver ailleurs. De là, les Pères missionnaires ont rayonné, portant au loin les secours de la religion.

Grouard a assisté encore au jubilé de diamant de Mgr Grouard en 1922, et, en 1924, à sa décoration par le Gouvernement français, comme chevalier de la Légion d'honneur.

Il est vrai que Mgr Grouard se sentant faiblir sous le poids des ans demanda au Souverain Pontife de lui enlever sa lourde charge. Mgr Guy fut nommé Vicaire apostolique, en sa place, en 1929, et en 1930 vint prendre la direction du Vicariat de Grouard. Depuis ce temps, il réside à Grouard.

De nombreuses transformations ont été faites, qui ont rajeuni l'air de la Mission. La vieille maison qui abritait les garçons depuis l'arrivée des Sœurs a disparu

et a été remplacée par une autre plus spacieuse. Elle fait l'admiration de tous les visiteurs et la joie des occupants.

Mgr GROUARD a quitté ce monde, le 7 mars 1931. Ses restes reposent dans le cimetière de la Mission, à côté de Mgr CLUT, de son coadjuteur, Mgr Joussard, qui l'a suivi en 1933. Leur souvenir reste profondément gravé dans l'esprit et le cœur de ceux qui les ont connus. Ils encouragent ceux qui vivent non loin de leurs tombes à marcher sur leurs traces en continuant leur apostolat.

Lac Wabasca, Saint-Martin. — Mgr GROUARD, au début du premier rapport qu'il fit du Wabaska, disait : La Mission Saint-Martin (Lac Wabaskaw) est une fille de Saint-Bernard ; mais la distance qui la sépare de sa mère est trop grande pour que les relations soient faciles. Ce fut en 1897 que les Pères Jean DUPÉ et Henri GIROUX allèrent s'y établir. Ce lac se trouve à environ 90 milles au nord-est du Petit Lac des Esclaves. A cette époque, l'accès en était très difficile ; c'est ce qui faisait dire, en 1904, que c'était le poste le plus pénible, et aussi le plus méritoire de tout le Vicariat, parce qu'il était à l'écart des voies de communication, qu'on y transportait qu'avec peine et à grand frais les approvisionnements, et que le protestantisme y faisait une guerre incessante, surtout sur le terrain de l'école, comme d'ailleurs au Petit Lac des Esclaves et que, même après l'installation des Sœurs, les moyens faisaient défaut pour organiser comme il eût été désirable les locaux destinés au logement du personnel et des enfants, ainsi que les salles de classe.

Les Pères y vécurent donc au prix de nombreux sacrifices ; la pêche leur fut d'un grand secours pour assurer leur subsistance ; le poisson y était très abondant. Ils se débattirent de leur mieux pour attirer les âmes au bon Dieu, se firent aimer de la population, mais, quand même, la lutte était inégale, et c'est pourquoi l'on songea à faire appel aux religieuses pour y établir une école. Les Sœurs de la Providence acceptèrent de fonder là une école avec un petit pensionnat pour les

indigènes du pays, soit Indiens, soit Métis. Comprenez la tâche qui incombait aux Pères, obligés de pourvoir à l'entretien de tout le personnel de la Mission. Les Sœurs arrivèrent en 1900. Dépourvues de tout confort, dans la nourriture et le logement, elles se montrèrent héroïquement dévouées dans l'acceptation de leurs sacrifices journaliers. C'est ce qui explique le bien qu'elles y firent et les beaux développements de l'œuvre missionnaire. En 1908, on lit déjà dans un compte rendu : « Nous avons une belle maison pour les deux Pères et les trois Frères qui y résident, une église, qu'on souhaiterait seulement plus grande et plus ornée, un couvent avec une école de 50 enfants. Tout à l'entour, au loin et au large, une foule de lacs plus ou moins poissonneux retiennent des groupes de sauvages qu'un Père va visiter. Ce sont de longues et fatigantes courses. Mais comme il est un loup pour faire la guerre aux brebis, le bon pasteur est bien obligé de les défendre. La Mission protestante contrarie beaucoup notre action ; cependant, grâce au zèle et aux efforts courageux de nos missionnaires, l'Eglise catholique remporte la victoire sur son ennemie. La lutte n'a pas diminué depuis ce temps-là, mais les missionnaires ont toujours tenu bon, sans cesse debout sur la brèche, et la Mission a été refaite, rebâtie de fond en comble. Le P. Rault avait eu la bonne idée de faire transporter la petite scierie mécanique de Grouard au Wabaskaw ; elle a servi pour la construction d'un couvent où sont casés maintenant plus de cent enfants ; le P. Rault est mort à la tâche. Le P. Beuglet a continué son œuvre avec ses deux compagnons les PP. Pétour et Fournier, en rebâtissant la maison des missionnaires qui avait aussi disparu dans un incendie et en y élevant un hôpital pour la plus grande commodité de la population. C'est ainsi que le règne de Dieu s'étend de plus en plus dans ces parages encore si éloignés de la civilisation.

Lac Esturgeon. La Mission Saint-François Xavier. — Elle est aussi une fille de la Mission Saint-Bernard, disait encore à un Chapitre général de la Congrégation

Mgr GROUARD. La Mission Saint-Bernard consacra une partie de ses ressources et de son personnel à construire une chapelle et une maison au Lac Esturgeon, situé à 85 milles au sud du Petit Lac des Esclaves. Là se trouvait un bon groupe d'Indiens, qu'on visitait habituellement de la Mission Saint-Bernard ; la majorité de la tribu était bien attachée à la religion ; un brave Irlandais qui avait fait la traite pendant plusieurs années dans cette localité et qui s'était uni plus tard avec une Indienne, contribua beaucoup à rapprocher ces gens du prêtre. En 1903, une résidence fut érigée et c'est là que le Père Louis GIRARD fit ses premières armes ; mais il dut bientôt se rendre à l'hôpital ; le P. CALAIS le remplaça, en 1904, et se prépara à construire un couvent pour les enfants indiens. Les matériaux furent transportés de la Mission Saint-Bernard, et la construction fut commencée en 1906, puis achevée dans le printemps de 1907. Bientôt après, l'école comptait 35 enfants. Cette école marcha très bien à la grande satisfaction des Indiens qui la demandaient depuis longtemps. Mais on ne s'imagine pas, dans les pays civilisés, les dépenses, les fatigues et les peines que pareilles fondations dans un tel pays coûtèrent aux pauvres missionnaires.

Au moins, là, tous les gens étaient catholiques et les ministres protestants les laissèrent toujours en paix.

La Mission s'est agrandie sensiblement à tout point de vue ; comme la population a augmenté, le nombre des enfants de l'école également a dépassé 80. Le Père HAUTIN resta plusieurs années au milieu de ces pauvres Indiens après le départ du P. CALAIS, et il sut imprimer dans le cœur de ces pauvres gens un véritable amour de la religion. Malheureusement, il mourut en 1927 ; mais le fruit de ses travaux demeure ; actuellement le P. Louis GIRARD est retourné au Lac Esturgeon, et il récolte la moisson de la semence qu'il avait jetée au début de sa carrière apostolique.

Mission Saint-Bruno à Joussard. — On peut ajouter encore que la Mission Saint-Bruno à Joussard est égale-

ment une fille de la Mission Saint-Bernard. Elle est située au sud-est de cette dernière sur le Petit Lac des Esclaves, à 17 milles environ. La fondation de ce nouvel établissement a été nécessitée par la négligence des Indiens à envoyer leurs enfants se faire instruire à la Mission Saint-Bernard, sous prétexte qu'ils avaient compris qu'on leur bâtirait des écoles sur leurs propres Réserves, et aussi par la menace, si l'on refusait d'accéder à leurs exigences, d'envoyer leurs enfants dans les Missions protestantes. Dans ces parages se trouvaient les Réserves de Sucker Creek, où une chapelle avait été déjà construite, de Driftpile, et, un peu éloignée, celle de Swan River. Il fallut beaucoup de négociations pour arrêter l'emplacement de la Mission ; chacun voulait l'école sur sa propre Réserve. Mgr Joussard se chargea de traiter avec les Indiens, qui, finalement, consentirent à ce que l'école fut construite à peu près à distance égale des deux Réserves de Sucker Creek et de Driftpile. Les travaux furent commencés au printemps 1912, en pleine forêt, sur le bord du lac. A la fin de l'année, la maison était prête. Mgr Joussard conduisit les Sœurs à la Mission Saint-Bruno pour prendre possession de leur nouvel établissement, le 7 janvier 1913. Les débuts furent pénibles ; les Indiens réclamaient bien une école ; mais ils n'étaient pas disposés encore à se séparer de leurs enfants dont ils n'écoutaient que trop les caprices ; quelques-uns semblaient même vouloir faire un marchandage sur leurs enfants ; ils auraient plutôt désiré pour eux quelques profits que pour leurs enfants une instruction pourtant si profitable dans la vie. Cependant, un certain nombre se laissèrent gagner peu à peu, et comme le premier local menaçait de devenir trop étroit dans un avenir assez rapproché, on songea à construire une autre maison pour servir de salle de classe et de dortoir aux garçons. Le P. Pétour qui fut le premier à organiser cette œuvre eut bien des déboires, mais le bon Dieu sut lui accorder, malgré tout, bien des espoirs et des consolations. Tout progressait lentement ; les Indiens se laissèrent gagner ; et ils finirent, non sans se récrier

maintes fois, par accepter le règlement pour le plus grand avantage de leurs enfants. L'heure de Dieu, ce fut surtout à l'épidémie de la grippe espagnole : tandis que les Indiens mouraient et tombaient comme des mouches sur les Réserves, les enfants furent protégés ; on vit là comme une protection remarquable du bon Dieu. Et désormais tous furent gagnés à l'œuvre. Il fallut encore agrandir la maison : le nombre des enfants dépassait 90. Mais, hélas! une épreuve vint tomber sur la Mission. Le dernier dimanche de l'année 1923, tandis que le P. GIROUX se préparait à célébrer le saint Sacrifice de la messe, l'alerte fut donnée : la maison des garçons était en feu. En l'espace de deux heures il ne restait plus que des cendres. Que faire ? Il fallut s'organiser pour pouvoir loger les enfants et ne pas les priver de l'avantage de l'éducation. Il fallait se résigner à de grands sacrifices ; mais tous le firent pour attirer la bénédiction du bon Dieu sur l'œuvre.

Il faut bien reconnaître la bonté du bon Dieu. S'il permet un mal, c'est pour en tirer un plus grand bien ; tel fut le cas pour la Mission Saint-Bruno. Grâce au secours du Gouvernement et au dévouement du Père GIROUX, les fondations d'un nouvel édifice, le plus beau qui ait été construit jusqu'alors dans le Vicariat furent commencées et la Mission fut toute transformée. Toutes les anciennes bâtisses qui avaient échappé au feu furent déplacées et disposées d'une autre manière. Enfin, la Mission attira l'admiration des passants. Cette construction plut même tellement aux officiers du Département indien, qu'ils voulurent y mettre le fini, en doublant le couvent qui avait été bâti après l'incendie. Aujourd'hui, la Mission Saint-Bruno, sous la direction du P. FALHER, abrite 125 enfants indiens et permet aux enfants des environs de recevoir l'instruction dont ils ont besoin.

Depuis 1930, quelques colons, attirés par la beauté des bords du lac sont venus prendre des terres dans les environs ; une des maisons a été transformée en chapelle, ce qui leur permet de recevoir les secours religieux. Un prêtre séculier, M. Normandeau, a reçu

la charge de ce petit noyau de catholiques pour la plupart Canadiens français.

Missions des bords du Petit Lac des Esclaves. — Les Indiens ne sont pas négligés sur leurs Réserves ; on leur a bâti de petites églises ; ils sont desservis régulièrement de la Mission Saint-Bruno, et ils peuvent ainsi plus facilement recevoir les secours que réclament leurs âmes.

Les missionnaires de Saint-Bernard avaient coutume d'aller au bout du Lac des Esclaves où se dresse aujourd'hui un petit village sous le nom de Slave Lake, pour y célébrer avec les Indiens les principales fêtes de l'année. En 1908, les pièces d'une des anciennes bâtisses de la Mission Saint-Bernard furent charroyées en cet endroit, sur le petit lot de terre qu'on y avait acquis et une maison-chapelle fut élevée ; le Père missionnaire chargé de ce poste, le P. Pétour, ayant l'espoir que le village prendrait plus d'importance, se mit en frais de bâtir une église à plus amples proportions ; elle fut achevée dans le cours des années suivantes au fur et à mesure des ressources. Le P. Huguerre, pour plus facilement répondre aux besoins des catholiques de toute cette région, a placé là un petit presbytère d'où il dessert les autres stations de Swan River, autrement dit Kinuso, et de Smith. Dans tous ces endroits, les catholiques, soit Blancs, soit Indiens, sont heureux de recevoir parmi eux le Père ; mais c'est bien un apostolat ambulant pour celui qui en a la charge ; il en a bien du mérite à se multiplier et à se faire tout à tous, en parcourant et en visitant tous les hameaux placés au Sud tout le long du Petit Lac des Esclaves.

La région de la Rivière Boucane (*Smoky River*). — En 1912, le P. Giroux avait été appelé de la Mission Saint-Bernard, où il était alors économe, pour se rendre à Montréal et de là dans les Etats-Unis, avec la mission de travailler à rapatrier quelques Canadiens français qui travaillaient dans les manufactures, quand, dans leur pays d'origine, de si belles terres restaient incultes, faute de bras pour les cultiver. Mgr Grouard trépignait souvent d'indignation de voir les belles régions de la

Rivière la Paix et de la Grande Prairie échapper à l'influence des missionnaires catholiques qui avaient été les premiers à évangéliser et à jeter les bases de la civilisation dans ce pays. Il avait maintes fois essayé de persuader le Gouvernement canadien d'Ottawa de lui donner un agent colonisateur attitré, mais on avait toujours fait la sourde oreille. Ce ne fut qu'à la fin de 1911 qu'avec l'aide de Mgr Langevin désireux, lui aussi depuis longtemps, de voir l'ouest peuplé de Canadiens français, le P. Giroux se mit à l'œuvre et, avec son incomparable bonne humeur, réussit à persuader quelques hommes de bonne volonté. Le premier groupe parvint à Grouard le 24 mai 1912 ; après avoir été hébergé à la Mission Saint-Bernard, il fut dirigé du côté du Lac Sale (Stinking Lake) pour aller explorer les terres qui se trouvent, une quinzaine de milles plus loin, de ce côté de la rivière Boucane ; c'est dans ces parages qu'ont été érigées depuis les paroisses de Falher et de Donnelly. Ces premiers colons, courageux pour la plupart, furent rejoints par un autre contingent, au mois de juillet. C'étaient les premiers pionniers de cette région. Les épreuves ne manquèrent pas au commencement de la colonisation : mortalité, feu, etc., tout semblait se conjurer pour le décourager ; mais soutenus par Mgr Joussard, qui se rendit lui-même sur les lieux pour les consoler, et par les autres missionnaires, ils tinrent bon ; leurs noms mériteraient de passer à la postérité ; leur premier geste en prenant possession de cette région fut celui de Jacques Cartier : ils élevèrent une croix, pour montrer que leur vie de colons devait reposer sur la croix du Christ. Le plus grand nombre de ces premiers colons étaient sans ressources ; ils durent donc s'ingénier de toute façon, en cherchant de l'ouvrage au dehors ; mais ils finirent par s'établir et même avec le temps et la patience par prospérer. Là-dessus, le P. Dréau fut désigné pour résider au milieu d'eux et ainsi fut fondée la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Falher. Certes, la demeure fut des plus modestes ; avec l'aide des premiers colons, il éleva une maison semblable à la leur et passa le premier hiver au milieu

d'eux, partageant leur vie de pauvreté et de privations. Il fut de cœur toujours avec les colons, parcourant continuellement la prairie en long et en large pour visiter ses premiers paroissiens et exciter leur courage. L'année suivante, avec les planches qu'il avait lui-même charroyées de Grouard et grâce au secours des Frères convers de la Mission Saint-Bernard, il put élever une maison-chapelle plus spacieuse et plus convenable. Le bas de la maison servait de chapelle et le haut de résidence au Père. En 1915, vu l'augmentation de la population, il put, grâce à ses économies et à la bonne volonté des paroissiens, se procurer des planches pour construire une allonge de 60 pieds qui fut juxtaposée à la résidence déjà construite pour abriter à l'intérieur les fidèles désireux d'assister à la sainte messe ; cette construction est précisément celle qui sert actuellement de presbytère à la paroisse de Falher. Ce mode de vie a duré jusqu'en 1920 ; le Père se démenait avec un courage inlassable pour que la paroisse fît des progrès sur le terrain qu'il avait acquis lui-même.

Il a certainement mérité en travaillant consciencieusement sans bruit pour le bon Dieu. Mais il est difficile, surtout lorsque les intérêts matériels entrent en jeu de satisfaire tout le monde. Le chemin de fer avait pénétré dans cette région à la plus grande satisfaction de tous, et traversait le territoire de la paroisse de Falher pour se diriger vers la Grande Prairie. Naturellement, de petits hameaux se formèrent aux points où les trains s'arrêtent, et c'est pourquoi, pour donner plus d'importance à ces petits villages naissants, chacun eût désiré voir une église s'élever à sa porte ; l'abord de l'église est de nature à aider le commerce. Ce n'était pas tout à fait l'opinion du Père dont les idées planaient au-dessus de ces désirs terrestres. Il savait que les premiers établis dans leur colonie avaient du mérite et, par leur courage, leur travail et leurs dons, avaient généreusement contribué à l'établissement et au progrès de la paroisse et à l'entretien du prêtre. Il ne voulait pas les priver de l'avantage d'avoir l'église proche de chez eux. Toutes ces raisons n'empêchèrent pas qu'une

petite chapelle fût autorisée à Donnelly pour aider la dévotion des gens situés à proximité ; il y eut même un essai de construction d'un couvent qui n'a jamais été achevé. Finalement, tous ces essais tombèrent surtout par la disparition de la petite chapelle dans les flammes.

Le P. Dréau fut remplacé par M. l'abbé Ouellette en 1919 ; celui-ci décida de déplacer l'église et de l'établir à environ trois milles de l'ancienne Mission, près de la ligne du chemin de fer. Il fut décidé de construire une large église de 100 pieds de long, en briques ; les paroissiens consentirent à signer des promesses ; malheureusement, les affaires ne furent pas aussi bonnes dans la suite, plusieurs d'ailleurs quittèrent la place tôt après, et ainsi plusieurs détenteurs de ces billets ne purent tenir leurs engagements. L'église fut construite, et l'ancienne déplacée pour servir de presbytère. Monseigneur se rendit à Falher pour bénir le nouvel édifice, le 1er août 1920.

Ce fut le début du village de Falher tel qu'il est aujourd'hui encore ; il était naturel qu'on désirât placer l'école près de l'église. On forma un district d'école consolidée suivant les règlements en vigueur dans la Province d'Alberta, et on fit appel aux Sœurs de Sainte-Croix (de Saint-Laurent, près Montréal) pour prendre la direction de cette école. De là vint la pensée d'un couvent, pour la résidence des Sœurs, et d'un abri pour les enfants trop éloignés qui ne pourraient se déplacer chaque jour en vue de suivre les classes. Bientôt ce premier couvent fut jugé trop petit pour la population enfantine qui augmentait toujours. Il fut agrandi, tous les enfants de la paroisse peuvent aujourd'hui encore recevoir l'instruction religieuse aussi bien que profane à l'école du village. Le P. Lajoie a pris la place du P. Calais depuis 1932, et aujourd'hui, avec l'aide du P. Gobeil, il travaille sans relâche au progrès des œuvres établies dans la paroisse de Falher.

Donnelly. — En 1921 la paroisse de Falher s'est ramifiée pour laisser les habitants du village de Donnelly

et des environs se constituer en paroisse ; la chapelle de dévotion existait encore à cette époque. Après qu'elle eut disparu dans le feu, on fit l'acquisition d'une salle qui fut transformée en église. Cette bâtisse a servi d'église paroissiale jusqu'à ce jour. Plusieurs prêtres l'ont desservie tour à tour, et actuellement M. l'abbé Gagnon en a la charge. Un couvent a été construit près de l'école ; qui est tenue par les Sœurs de Sainte-Croix. Cette paroisse est formée de Canadiens français qui rivalisent activement avec leurs voisins pour conserver leur foi et leur langue.

En 1929, du côté opposé, se rapprochant de la Rivière Boucane, la paroisse de Falher a été également scindée en deux, pour la commodité de la population qui était très éloignée de Falher. Ce fut le point de départ de la paroisse de Notre-Dame de Lourdes à Girouxville ; elle fut confiée à M. l'abbé Hamelin, qui y séjourna à peine le temps de la construction de l'église et du presbytère. Il fut remplacé par l'abbé Normandeau. Cette paroisse, dont la population est presque exclusivement canadienne française, tend toujours à s'étendre vers l'ouest et le nord, de telle sorte que déjà il faut se déplacer pour permettre aux plus éloignés de l'église paroissiale d'assister à la messe le dimanche ; il paraîtrait qu'avant peu de temps on devra songer à organiser, pour un centre de prière, une nouvelle paroisse. Maintenant, c'est le P. Serrand qui remplit la charge de curé et continue sa vie de missionnaire en visitant sans cesse ses ouailles dont il fait le bonheur.

En 1929 encore, il fallut aussi songer à répondre au désir des Canadiens français établis sur l'autre rive de la Rivière Boucane, près de la station Tangent. M. l'abbé Saint-Pierre, nouvellement ordonné prêtre, fut envoyé dans cette direction ; avec l'aide de la population heureuse de l'avoir au milieu d'eux, il y éleva une maison-chapelle. Il s'appliqua, à l'exemple des anciens prêtres fondateurs de paroisse, tout en pourvoyant aux besoins spirituels des âmes, à s'ingénier à leur trouver un moyen de subsistance ; car il faut dire que ses paroissiens étaient plutôt pauvres. Son

successeur, le P. NADEAU, a continué cette manière de faire et la paroisse s'est encore étendue, avec des dessertes comme Rahad, le long de la ligne du chemin de fer. M. l'abbé Legault a pris la charge de la paroisse depuis l'été dernier.

McLennan. — En 1927, McLennan était devenue une place assez importante et sa population catholique réclamait la présence d'un prêtre. Cette paroisse fut desservie pendant plusieurs années de Peace River et parfois de Grouard, mais cela parut insuffisant, surtout à cause de sa situation géographique. McLennan se trouve au croisement des voies ferrées qui relient Edmonton avec Peace River et avec Grande Prairie ; pour cette raison, les ateliers de la Compagnie de chemins de fer ont été installés en cet endroit. De plus, les terres se prenaient dans les environs ; la présence d'un Père devenait urgente. Le P. COZANET, chargé d'organiser la paroisse, acheta une ancienne salle d'hôtel, dont le rez-de-chaussée fut transformé en église, et dont l'étage supérieur devait servir de résidence au Père lui-même et d'abri pour les visiteurs, qui auraient à s'arrêter dans l'attente du train. Bientôt le Père comprit qu'un hôpital serait aussi bien placé en raison des facilités des communications avec tout le pays environnant, et en même temps serait à la main pour porter secours en cas d'accidents sur la voie ferrée. Il fut donc décidé d'en bâtir un, et les Sœurs de la Providence, à la grande satisfaction de la population, vinrent l'occuper en 1929. On crut aussi que la présence des Sœurs à l'hôpital faciliterait la constitution d'une école catholique ; ce plan fut suivi, non pas sans récrimination de la part de l'élément protestant, qui aurait voulu étouffer cette organisation ; mais ce fut en vain. L'école a été ouverte, et les catholiques apprécient chaque jour de plus en plus les bons services rendus par les religieuses ; car le nombre des enfants suivant la classe a augmenté considérablement. L'hôpital a rendu aussi de grands services ; le nombre des malades ne diminue pas d'un bout de l'année à l'autre. Le P. COZANET fut remplacé

par le P. BIDAULT, puis par le P. DEMERS, et maintenant le P. FABRE se dépense avec un zèle tout apostolique à attirer les âmes vers le bon Dieu. En plus, une petite chapelle de desserte a été construite depuis, à Kathleen, quelques milles de là, sur le bord de la voie ferrée ; ainsi le bien se fait.

High Prairie. — Depuis de longues années, le district de High Prairie a été visité par un Père appartenant à la résidence de Grouard ou de Joussard. Dès 1917, une belle petite église fut bâtie avec un modique secours de M. l'abbé Clarke, mais surtout grâce à la générosité de Mgr GROUARD, pour faciliter la visite du Père et pour permettre aux fidèles de s'approcher des sacrements. Ces catholiques vivant dans un milieu peu favorable à leur croyance méritaient la sympathie pour leur bonne volonté. Ce motif et l'espérance que l'Eglise prendrait plus d'importance dans ce village décidèrent la nomination de l'abbé Gould, prêtre nouvellement arrivé dans le Vicariat, pour s'occuper de ces braves gens. Tous ont su apprécier cette délicatesse de Mgr GUY à leur égard et ils tâchent de témoigner leur reconnaissance en se montrant bons chrétiens.

Voilà, en quelques pages, les grandes lignes de l'histoire du Vicariat apostolique de Grouard jusqu'à ce jour. Assurément, tout fait prévoir qu'il progressera sans cesse ; il y a encore des grands espaces inoccupés et, si les circonstances ne mettent pas d'obstacle, le pays se développera au point de vue matériel. Mais, en même temps, l'Eglise grandira, car tous les missionnaires, tant le Vicaire apostolique que ses prêtres, ont à cœur d'accomplir leur tâche sans broncher, en défendant les droits de Dieu et en mettant dans le cœur de leurs ouailles un véritable amour du Christ Jésus. Beaucoup a été fait ; il reste davantage à faire ; mais le passé permet d'augurer pour l'avenir l'extension du règne de Dieu dans le Vicariat de Grouard.